

turels composée d'un homme, de deux jeunes garçons et de deux femmes; ils disparurent dès qu'ils eurent découvert les Anglais.

On reconnut le 28 que le Lachlan tournait brusquement au nord, puis au sud-est et au nord-ouest, et que de vastes marais s'étendaient de ses bords dans les mêmes directions, où ils étaient bornés par un pays couvert de broussailles touffues: les plaines devenaient un peu plus sèches. M. Oxley suivi d'un de ses compagnons monta sur une colline, d'où sa vue se promenait sans obstacles sur tous les points de l'horizon. Le Lachlan baignait les pieds de cette hauteur; il arrivait du sud-est à travers un terrain bas et marécageux, couvert de buissons et de cyprès. Il était évident qu'il provenait de la réunion des bras dans lesquels il s'était partagé à une distance d'une vingtaine de milles plus haut, au-dessous d'une montagne dont on avait déterminé la position le 17 mai, et que l'on reconnut parfaitement, ainsi que tous les lieux dont on prit les relèvemens.

Il était donc certain que l'on avait constaté le cours du Lachlan depuis le Dépôt jusqu'au point où il se termine à l'ouest; on pensa qu'il était inutile de s'obstiner à le remonter, puisque l'on ne pouvait manquer de s'embarasser, sans aucun bien réel pour l'expédition, dans les terrains ma-

réceux d'où il sortait, et dont on aurait peut-être eu beaucoup de peine à se tirer. Les bords du fleuve, à l'endroit où l'on s'arrêta, étaient à peu près à 4 pieds au-dessus de son niveau; il coulait avec rapidité, et paraissait plutôt augmenté que diminué.

Au pied de la colline sur laquelle on avait gravi, on vit un tertre funéraire qui sembla n'avoir été construit que depuis un an au plus. On supposa qu'il renfermait la dépouille d'un personnage considérable parmi les sauvages, car il était construit avec beaucoup de soin. Trois rangs de sièges avaient été creusés en demi-cercle en face d'un des côtés du tombeau, qui avait cinq pieds d'élévation au centre. On l'ouvrit, et on trouva au-dessus de la fosse quatre lits de morceaux de bois placés en travers pour supporter le poids de la terre: des couches d'écorces, puis d'herbe et de feuilles sèches couvraient le corps, soigneusement enveloppé de plusieurs peaux de kangorou; la tête était ceinte du filet que ces sauvages portent ordinairement. On reconnut que ce cadavre était celui d'un homme très-grand et très-fort, et qu'il n'était enterré que depuis six à huit mois. A 50 pieds à l'ouest et au nord du tombeau s'élevaient deux cyprès, dont le tronc était dépouillé d'écorce du côté tourné vers le monument, et offrait des caractères taillés profondément. En

réfléchissant aux outils dont ces peuples se servent, ce travail avait dû leur coûter beaucoup de temps et de peine. Tout fut remis soigneusement dans le même ordre.

Le 29 juillet on avait commencé la construction d'un radeau ; il fut lancé à l'eau le 1^{er} août, malgré les obstacles que la pluie avait opposés au travail. Après beaucoup de tentatives inutiles, on parvint le 3 à transporter sans accident tout le bagage et les chevaux sur la rive droite du fleuve. Le point où on le traversa est situé par 33° 4' sud, et 146° 31' est.

Une petite excursion que M. Oxley fit le long de la rive gauche du Lachlan avant de le passer, le convainquit qu'il aurait été impossible de continuer à voyager de ce côté tant à cause des nombreuses flaques d'eau qui entrecoupaient le terrain, que des sables profonds qui formaient des monticules à quelque distance, et dans lesquels les chevaux auraient eu beaucoup de difficulté à marcher.

« L'état des saisons dans la Nouvelle-Galles du sud, observe ce voyageur, peut servir à expliquer, au moins partiellement, pourquoi il n'y a pas de rivière d'un cours continu dans la partie occidentale de ce pays. Il me semble qu'il ne pleut jamais simultanément à l'ouest des montagnes Bleues et sur la côte, 1°. parce que le Lachlan et

le Macquarie étant les seuls canaux par lesquels les eaux qui tombent dans cette chaîne sont portées à l'ouest vers des terrains plus bas, sont toujours gonflés à l'époque des grandes pluies dans ces montagnes et sur la côte ; 2°. parce que l'hiver, c'est-à-dire l'espace de temps compris entre les mois de mars et d'août, est celui pendant lequel on peut s'attendre à voir tomber la plus grande quantité de pluie ; c'est en effet celui pendant lequel il en tombe davantage sur la côte : s'il était également pluvieux à l'ouest de la chaîne, les deux fleuves en éprouveraient l'effet ; 3°. parce que c'est en été, ou depuis septembre jusqu'en février, période la plus sèche de l'année, qu'il pleut à l'ouest des montagnes Bleues ; mais la pluie tombant sur un pays uni et sablonneux, où il n'y a pas de courant d'eau, n'ajoute pas au volume du Lachlan et du Macquarie, qui alors sont par conséquent à peu près ou entièrement stagnans. C'est par cette raison que les naturels visitent les fleuves dans cette saison, ayant alors la facilité de se procurer les coquillages et les poissons dont ils abondent. Leurs traces et leurs sentiers que nous avons rencontrés dataient certainement du temps où le terrain était mou et marécageux : leurs cabanes faites simplement de branches d'arbres, élevées dans des endroits absolument marécageux, devaient au contraire en

été être à sec, en comparaison des plaines, parce que l'eau s'écoule alors vers le fleuve.

« La chaîne des montagnes Bleues est la plus haute de la Nouvelle-Galles; les autres plus à l'ouest, quoiqu'elles paraissent élevées quand on les regarde des plaines qu'elles dominent, ne peuvent supporter le parallèle.

« En été les vents du nord-est et du sud-ouest qui viennent de la mer, passent par-dessus ces montagnes, et les vapeurs dont ils sont chargés, sont attirées par les chaînes plus basses de l'ouest et converties en pluie. En hiver, les vents régnans sur la côte et dans l'intérieur, comme on le voit par les arbres des sommets des collines, soufflent du sud-ouest et du nord-ouest; parcourant une vaste étendue de pays, et arrivant avec beaucoup de violence aux montagnes Bleues, ils confinent sur la côte et dans la région à l'est de la chaîne les nuages et les vapeurs qui autrement produiraient de la pluie à l'ouest. Un été humide sur la côte orientale ferait gonfler le Lachlan durant cette saison; et si la pluie était accompagnée de vents d'est qui feraient aussi pleuvoir à l'ouest de la chaîne, tout le pays bas serait par une double raison couvert d'eau. Je pense que cette circonstance arrive rarement: s'il en était autrement, les conséquences en seraient affreuses pour les pauvres sauvages.

« Pendant deux années consécutives, en 1813 et 1814, on vit tomber à peine une goutte de pluie sur la côte orientale: quand on visita pour la première fois le pays voisin de Bathurst, tout annonçait qu'il avait pareillement souffert de la sécheresse. L'été dernier a été très-humide sur la côte: à l'époque où la pluie fut la plus abondante, dans cette saison, il faisait le plus beau temps du monde au Dépôt du Lachlan; mais le fleuve était constamment gonflé, et quelquefois s'élevait brusquement à une hauteur considérable.

« Depuis que nous sommes en voyage, nous avons eu presque toujours un temps sec et secin; s'il eût été pluvieux, nous n'eussions pas pu marcher. Notre journal météorologique, comparé avec un autre que l'on avait tenu à Sydney, vient à l'appui de ce que je viens d'exposer.

Les nombreuses sinuosités du Lachlan prouvent aussi que ce fleuve n'est plein et ne coule que périodiquement. Si l'eau coulait constamment, elle se serait certainement creusé un canal plus droit dans le terrain, mou, léger et sablonneux qu'elle parcourt: on ne rencontre sur ses bords ni un rocher ni un caillou; le petit nombre de collines rocailleuses qui viennent y aboutir, ont entre leur base et sa rive une langue étroite de terre, ou bien le pays est plat sur le bord opposé. Ses sinuosités et ses cour-

bures brusques sont si remarquables, que je n'exagère pas en disant que sur une ligne droite de dix milles d'un point à l'autre le fleuve en parcourt plus de vingt-cinq milles, et en quelques endroits près de trente à trente-cinq.

Le 4 août les voyageurs partirent, et s'avancèrent vers l'est-nord-est, voulant suivre pendant trois jours cette direction, afin de sortir tout-à-fait des terrains bas au nord du Lachlan, avant de marcher plus à l'est vers Bathurst: cette route devait aussi les porter assez au nord pour qu'ils fussent sûrs de rencontrer le Macquarie à une distance considérable de cet établissement, et pussent espérer de découvrir si une rivière semblable coulait à l'ouest de la haute chaîne dans laquelle le Coal-River prend sa source, parce qu'on serait alors à quelques milles plus au nord que le point de la côte où ce fleuve a son embouchure.

On traversa d'abord un pays bas et humide, couvert de mimosa pendula, puis le terrain s'éleva; il était composé d'une terre végétale, meuble, rouge et sablonneuse, où croissaient des cyprès, des leptospermum et des mimosa. Quelques portions qui avaient été brûlées soulageaient les yeux fatigués de l'uniformité stérile d'une contrée couverte de broussailles. On eut le bonheur de rencontrer des puits qui contenaient assez

d'eau pour désaltérer la troupe. Cependant les mêmes taillis d'eucalyptus dumosa et de plantes épineuses, si fréquens de l'autre côté du fleuve, commencèrent à se montrer sur celui-ci: indépendamment de la difficulté de se frayer un passage au travers de ces terribles buissons, la plaine quoique haute était remplie de fondrières très-incommodes pour les chevaux. La pluie que l'on avait éprouvée le long du Lachlan n'avait pas laissé de traces sur le plateau que l'on parcourait: en effet il faudrait qu'un déluge d'eau suffisant pour inonder un autre pays tombât, avant qu'on en vit des vestiges à la surface de celui-ci. Toutefois une pluie légère la rend si molle et si glissante qu'il est pénible d'y marcher. La blancheur laiteuse de l'eau que l'on vit dans les trous, fit même conjecturer que le sol repose sur une couche d'argile blanche qui est à 4 pieds de profondeur.

On traversa pendant trois milles et demi, le 6 août, une chaîne de monticules rocaillieux, au-delà desquels on entra dans une plaine couverte de cailloux quartzeux sans un brin d'herbe: les cyprès et les leptospermum avaient disparu; ils étaient remplacés par des eucalyptus, entre lesquels les mimosa et des plantes épineuses rendaient le passage presque impossible. Le soir on eut beaucoup de peine à trouver de l'eau en creu-

sant la terre. Le granit perçait sur le flanc des coteaux à travers le quartz.

Comme en avançant on apercevait sur le tronc des arbres des marques faites par la hache de pierre des sauvages, on se flattait de rencontrer bientôt des endroits où il y aurait de l'eau : d'ailleurs le pays devenait plus ouvert et meilleur ; on montait graduellement ; enfin on eut le plaisir de promener ses regards à l'est sur des vallées coupées par des collines parsemées de bouquets d'arbres. Les graminées fanées donnaient une teinte blanche à cette campagne, et formaient un contraste avec les mimosa en pleine fleur et le feuillage sombre des arbres. Cette perspective variée avait un grand charme pour les voyageurs. Elle était la même au nord-ouest et au nord ; mais de ce point à l'est-nord-est elle offrait plus d'inégalités : les collines basses étaient stériles ; sur leurs flancs des eucalyptus et des cyprès croissaient dans les interstices du granit.

On descendit dans une vallée : on y trouva de l'eau ; ce fut un grand soulagement pour les chevaux ; ils étaient si épuisés, qu'ils n'auraient pas pu aller plus loin. Quoique l'herbe eût été flétrie par la gelée, elle servit encore à la nourriture de ces animaux. On se reposa dans cet endroit pendant un jour entier.

On avait parcouru plus de cinquante-trois milles depuis qu'on s'était éloigné des bords du Lachlan. Le 7, au bout des six derniers milles le terrain devint plus ferme et plus compacte. On reconnut plusieurs plantes pour les avoir vues dans le voisinage du Macquarie ; ensuite on ne les avait plus aperçues. Cette particularité jointe à l'aspect du pays généralement ouvert, fit espérer que dans peu de jours on rencontrerait ce fleuve, ce qui délivrerait de la crainte de souffrir davantage de la disette de l'eau.

Les kangorou étaient très-communs dans les environs de la vallée : on en tua un qui pesait soixante-dix-huit livres ; ce fut un grand régal pour les voyageurs de pouvoir manger de la viande fraîche.

Malgré les espérances que l'on avait conçues, l'on voyagea dans le pays ouvert et montueux pendant un jour et demi sans trouver une goutte d'eau ; mais le 10, après avoir traversé une broussaille pendant trois milles, on arriva sur les bords d'une chaîne de flaques d'eau qui coulait au nord. Alors on supposa que le Macquarie ne pouvait pas être éloigné. On apercevait des marques d'inondation le long des étangs : les cormorans, les cigognes, les hérons, les canards et d'autres oiseaux qui fréquentent les lieux bas et humides, abondaient dans ce canton.

On trouva autour de ces pièces d'eau plusieurs camps de sauvages : tous paraissaient abandonnés depuis plus de six mois. Les arbres étaient très-clair-semés, mais entremêlés de broussailles. L'eau des étangs devait être basse depuis très-long-temps ; car dans plusieurs elle avait une couleur laiteuse, et les canaux de communication desséchés étaient couverts de roseaux et d'herbes. Ces étangs, situés par $52^{\circ} 44'$ sud, et $147^{\circ} 46'$ est, furent nommés *Coysgaine's-Ponds* (étangs de Coysgaine.)

Après un jour de repos, on se remit en route le 12 août, et l'on marcha au nord-est, afin d'arriver sur les bords du Macquarie plus bas qu'en suivant la même direction qu'auparavant, ce qui facilitait les moyens d'examiner une plus grande étendue de pays. On avait pendant cinq milles traversé une forêt ouverte, dont le sol était assez bon ; tout à coup on entra dans une grande plaine marécageuse, entourée de mimosa pendula. L'eau séjournait encore dans plusieurs endroits : on ne doutait pas d'après son aspect qu'elle n'aboutit immédiatement au Macquarie. On découvrait à l'est une chaîne de montagne, la plus haute que l'on eût aperçue depuis les montagnes Bleues ; elle semblait même ne leur pas céder beaucoup en élévation : on la nomma *Harvey's-Range*.

L'inclinaison des plus grands arbres, notam-

ment des cyprès, que l'on observait depuis deux jours indiquait la force et la constance des vents d'ouest et de sud-ouest ; on remarquait cet effet encore plus distinctement de dessus le sommet des collines basses, le côté occidental des arbres étant généralement dépouillé de branches et le tronc incliné au nord-est. Ce phénomène dont on n'avait pas été frappé plus à l'ouest, était général dans la chaîne de hauteurs située entre le Dépôt et Bathurst, et qui continue sans interruption jusqu'aux montagnes Bleues.

Le 15 on rencontra de nouveau deux petites rivières formant une suite d'étangs ; elles coulaient au nord : le lendemain on se trouvait à cent milles au nord-est du Lachlan, sans être arrivé sur les bords du Macquarie ; on était aussi à près de soixante-dix milles au nord-ouest de Bathurst : il était donc évident que le dernier fleuve se dirigeait au nord-ouest du dernier endroit où on l'avait vu. Le cours des rivières que l'on avait traversées la veille donnait lieu de penser qu'il courait ensuite au nord. Comme en continuant d'avancer au nord-est on se serait éloigné de la route de Bathurst plus que ne le permettait l'état des provisions, dont on n'avait plus que pour une quinzaine de jours, on décida de marcher à l'est, car il fallait autant de temps pour atteindre à cet endroit, en supposant même

que l'on ne rencontrât pas d'obstacle ; d'ailleurs on devait se trouver aussitôt que par l'autre route sur les rives du Macquarie , à en juger par la nature du pays où l'on voyageait. Après des campagnes stériles, remplies de broussailles et de mares desséchées , couvertes de buissons touffus, de casuarina , de leptospermum et de mimosa , où les cyprès étaient rares, et les terres argileuses , on était entré dans un canton où les forêts ouvertes étaient communes et les herbages abondans ; la force et le nombre des cyprès annonçaient que le sol était composé d'une terre végétale meuble. On passa ensuite dans un pays montueux et inégal ; les collines étaient tapissées de verdure , leurs sommets et leurs flancs rocailleux avec des cailloux ; la roche était du granit. Parmi les plantes on en reconnut deux des environs de Sydney, et un eucalyptus commun dans le voisinage de Bathurst.

Du haut d'une petite colline on vit distinctement le pays , car le temps était très-clair ; au sud , à l'ouest et au nord on n'apercevait qu'un plateau dont aucune éminence n'interrompait la surface : de l'est au sud régnait la chaîne de hautes montagnes dont on a parlé plus haut , et dont on était alors éloigné de sept milles ; malgré son élévation , et sa nature raboteuse et rocailleuse , les eucalyptus croissaient jusque sur ses

sommets : du nord-est au nord s'étendaient des collines à peu près semblables à celle sur laquelle on était monté ; la vue de ce côté ne s'étendait pas à plus de douze milles.

On avait distingué la fumée de plusieurs feux de sauvages dans la chaîne de l'est et quelques-uns au nord-ouest. Après avoir parcouru quatre milles à l'est dans les montagnes , on s'était arrêté dans une jolie vallée sur les bords d'un ruisseau qui coulait au nord , et on venait de dresser la tente , lorsque l'on entendit le bruit qu'un naturel faisait avec sa hache de pierre en grim pant à un arbre ; on s'approcha tout doucement de lui , et on le surprit au moment où il allait en descendre. « Il ne nous aperçut , dit M. Oxley , que lorsque nous fûmes tout-à-fait sous l'arbre : sa frayeur et son étonnement étaient extrêmes. On eut recours à tous les gestes d'amitié que l'on put imaginer pour l'engager à descendre ; ce fut inutile ; il ne cessait de crier de toutes ses forces , probablement pour appeler ses camarades à son secours : il nous jeta un phalanger qu'il avait tué , en nous faisant signe de le prendre. Bientôt un second naturel arriva ; le premier descendit. Tous deux tremblaient excessivement ; leur terreur se manifestait par un rire convulsif , de singuliers mouvemens de la tête et toutes sortes de postures bizarres. C'étaient deux jeunes gens qui n'a-

vaient pas plus d'une vingtaine d'années. Ils avaient bonne mine; mais leur peau était horriblement défigurée par les boursouffures de longues entailles qui leur couvraient le dos et tout le corps; entre ces élévations, il y avait des creux profonds de neuf lignes; elles étaient si rapprochées les unes des autres, que l'on distinguait avec peine la texture originale de la peau. Le second sauvage avait tué quatre phalangers et un serpent qu'il déposa à terre, et nous les offrit. Nous les conduisîmes à notre tente, où leur étonnement à chaque objet qui frappait leurs yeux, indiquait clairement que nous étions les premiers blancs qu'ils eussent rencontrés. Ils connaissaient les massues; on en donna une à un de ces naturels; il la serra contre sa poitrine, et montra la plus vive satisfaction. Après avoir admiré pendant quelque temps cette armure, ils découvrirent la marque de la flèche qui est gravée sur sa surface et qui ressemble parfaitement à l'empreinte d'un pied de casoar; elle les occupa beaucoup, et ils l'indiquaient fréquemment du doigt, ainsi que les peaux de cet oiseau que nous avions avec nous. Cependant leur attention se portait sur leurs phalangers qui cuisaient; à peine furent-ils échauffés qu'ils les ouvrirent, prirent la graisse des entrailles et nous l'offrirent comme le morceau le plus délicat: sur notre refus, ils le mangèrent,

puis recouvrirent les animaux de cendres chaudes. Quand ils leurs semblèrent assez cuits, ils les étendirent à terre avec le serpent et les choses que nous leurs avions données, et nous firent signe qu'ils désiraient s'en aller; nous ne nous y opposâmes nullement; ils partirent avec leurs provisions et leur petit bagage. Ils ne comprirent pas un seul des mots que nous avions appris au Dépôt sur les bords du Lachlan. Aucun des deux n'avait perdu la dent incisive supérieure; cependant ils étaient parvenus à l'âge de virilité.

Quoiqu'ils eussent fait entendre qu'ils reviendraient, on ne les revit plus. On se remit donc en route le 15; l'on traversa un pays fertile, entrecoupé de collines en pente douce et de vallées où coulaient des ruisseaux qui formaient des chaînes d'étangs; les pâturages étaient excellents. Quelle surprise! au bout de onze milles, on vit des traces de bétail bien distinctes; elles étaient anciennes et dataient de l'époque où le terrain de la vallée avait été amolli par les pluies, comme on le voyait par la profondeur de l'impression des pieds. C'étaient sans doute des bœufs de Bathurst qui s'étaient égarés; on était à peu près à quatre-vingt-dix milles de cet endroit en ligne directe.

Du haut des collines où la route passait, on découvrait le pays à quarante milles de distance